

Voyage en Grande Mongolie *Urga* de Nikita Mikhalkov

Gérard Grugeau

Numéro 60, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1992). Compte rendu de [Voyage en Grande Mongolie / *Urga* de Nikita Mikhalkov]. *24 images*, (60), 70–70.

VOYAGE EN GRANDE MONGOLIE

par Gérard Grugeau

Dans la culture mongole, l'Urga est un grand bâton terminé par une sorte de lasso qui remplit deux fonctions. Il sert essentiellement à capturer les animaux mais, fiché dans le sol, il signale également la présence d'amoureux en ébats. Beauté intemporelle des steppes et du ciel de Mongolie sur lesquels se profile le long morceau de bois : l'affiche d'*Urga*, le dernier film de Nikita Mikhal'kov, décline d'emblée le programme de sa fiction. Il s'agira pour le metteur en scène russe des *Yeux noirs* (film-étalon du cinéma européen haut-de-gamme présenté à Cannes en 1987) de se forger une nouvelle virginité du regard et de « saisir » par cette expérience de ressourcement le chant nostalgique de l'utopie.

Au centre de la fiction proche du document ethnographique transcendé par l'émotion (la meilleure partie du film) : le portrait chaleureux d'une famille mongole qui reconduit dans la quotidienneté de ses gestes les traditions millénaires du peuple de Genghis Khan. Mais si Mikhal'kov déplace les enjeux de son art vers les espaces

infinis des steppes de Mongolie sous influence chinoise, il n'en dresse pas moins parallèlement, à travers la rencontre de cette famille traditionnelle et de Serguëi un ouvrier russe, ancien soldat, aujourd'hui condamné à l'exil pour gagner sa vie, le bilan tragique d'une réalité soviétique déliquescence reléguée au hors-champ. Même si l'heure est à l'envers du rêve, le cinéaste refuse le piège facile des règlements de compte. Lors d'une belle séquence synchronisée sur les accords déchirants d'une valse surannée, il préfère embrasser avec compassion le lourd passif d'une Histoire exsangue, hantée à jamais par « les ombres du passé errant à l'infini ».

Pour nourrir à nouveau le rêve, en prolonger la folle aventure, Mikhal'kov opte avec *Urga* pour le registre de la fable écologique. S'en remettant à l'extraordinaire texture du réel qui s'offre à sa caméra attentive, il privilégie comme unique vecteur fictionnel l'émotion pure, ressentie au contact d'une nature omniprésente. On retrouve ici, inscrit dans le flux des images,

le souffle puissant de *Dersou Ouzala* (Kurosawa) ou de *La ballade de Narayama* (Imamura). Ré-apprendre à « regarder » et à « écouter » comme le jeune Bouïn, voilà aujourd'hui le plus exigeant des paris pour un cinéma en mal d'innocence perdue. D'où le parti pris inspiré d'une mise en scène au lyrisme feutré, captant en son direct les infimes frémissements d'une nature sauvage aussi généreuse dans le déploiement de ses fastes que dans les motifs d'inquiétude qui la parcourent.

La caméra de Mikhal'kov se fait cependant moins heureuse quand elle appelle à la rescousse d'une fiction essoufflée — opposition nature et culture véhiculée à travers l'escapade en ville du personnage principal — les oripeaux de la légende (séquence du rêve). La seule présence incongrue d'un téléviseur en pleine steppe vient alors parasiter le récit, suscitant dans une séquence finale peu convaincante une réflexion aussi pesante que convenue sur la prolifération des images et l'avènement du village global. Jusqu'à quand l'Urga dressé fièrement dans le ciel de Mongolie résistera-t-il à l'antenne de télévision ? Combien de temps encore l'outil archaïque qui « saisit » la vie au collet supplantera-t-il dans l'imaginaire de l'homme le « capteur » d'images déréalisées ? L'issue du combat ne fait aucun doute mais, face à cette incontournable menace, Mikhal'kov réitère sa foi inébranlable en l'irréductible magie de l'image-cinéma. Pour peu bien sûr que celle-ci fasse sens par son ancrage solide dans une réalité culturelle aux résonances universelles. C'est ce défi que relève éloquentement *Urga*, comme un retour nostalgique aux sources de l'aventure cinématographique. ■

URGA

France, Russie 1991. Ré. : Nikita Mikhal'kov. Scé. : Mikhal'kov et Roustam Ibraguimbekov. Ph. : Villenn Kaluta. Mont. : Joelle Hache. Son : Jean Umansky. Int. : Badema Bayartu, Vladimir Gostukhin, Babouchka Bayoyinhexige. 120 minutes. Couleur. Dist. : France-Film.

La Mongolie, un monde en transition

